

## ELOGE DE JEAN-PIERRE JOBIN

Prix de la Fondation de Genève

Genève, 12.09.2001

Mesdames et Messieurs,  
Cher Jean-Pierre,

Vous prenez 30'000 gènes, 1000 milliards de neurones, 210 types de cellules, une bonne quantité de cellules-souches, 23 paires de chromosomes dont un X et un Y, ni plus ni moins. Pour faire bonne mesure, vous ajoutez - ça peut servir - le 1,6% de gènes qui nous différencient du chimpanzé. Ça y est : vous avez un homo-sapiens. N'oubliez pas de prévoir - c'est le conseil que nous donne le scientifique qui a composé ce portrait biologique, - je cite fidèlement - : "une ligne de défense cellulaire ou des macrophages (gros mangeurs) élaborent des radicaux libres qui possèdent une grande capacité de destruction". Fin de citation. Comprenez qui pourra.

Vous laissez le temps agir, lentement, sans précipitation. Vous mettez de l'élan vital et vous provoquez quelques réactions chimiques primaires. Vous plongez le tout dans un environnement stimulant : le Porrentruy des années cinquante, une famille d'horlogers depuis plusieurs générations, une vraie famille, un père disparu trop tôt, une mère aimée, très proche, cinq frères et sœurs plus âgés. Une question, la question jurassienne. Un besoin : les copains d'abord. Vous attendez, vous ajoutez du temps. Et à 17 ans ça donne 1,80 m d'impatience juvénile, 75 kg de curiosité et d'élan pour la vie, une tête très légèrement brûlée, une grande gueule - très probablement - bardée d'inexpériences, de certitudes inoxydables qui ne demandent qu'à s'oxyder, une silhouette de jeune premier et toutes les promesses de la vie.

Vous attendez encore, vous ajoutez à nouveau du temps : 10, 20, 30, 40 ans. Vous n'oubliez pas l'essentiel, ce qui permet de construire : l'amour, celui d'Elisabeth et le sentiment de finitude qui peu à peu remplace la conviction juvénile de l'immortalité et donne leur juste poids aux choses. Puis, c'est l'immersion dans de nouveaux environnements : l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne, deux bureaux d'ingénieurs, un travail de chantier à Bâle dans la banlieue de Porrentruy, la famille naissante et dès 1969 l'Aéroport international de Genève. Vous attendez encore un peu. Ça vaut la peine. Et à 60 ans ça donne ça : 1,84 m d'expérience et de malice, 85 kg de volonté et d'intelligence - plus quelques grammes de certitudes relatives -, une encolure de 40, 52 pour la taille des costumes, toujours la même silhouette, une élégance de chef de rayon. Parfait. Qui dit mieux ? Et toujours, toujours, cet élan vers les autres et le monde et l'oubli chaleureux de soi. C'est de lui dont je vais faire l'éloge, puisque le jugement dernier tarde un peu et que la Fondation pour Genève veut anticiper. Qui est-il ?

"Tout homme est deux et le plus vrai est l'autre", disait Borges. J'ai choisi de vous parler du troisième, celui qui n'existe pas, que j'ai traqué dans mes souvenirs, dans les propos du père, du mari, du directeur, du citoyen Jobin, dans les commentaires elliptiques de ses amis, dans les silences de ses ennemis - il n'en a pas -, dans son CV squelettique, dans ses actes et dans ses non-actes, dans la liste de ses conneries d'adolescent dont la liste est très impressionnante, mais pas aussi impressionnante que la mienne...

Mais que sait-on vraiment de l'autre ? Enfermé dans nos solitudes, prisonnier de l'enclos du moi, l'autre ne nous apparaît que si la sympathie l'a désigné - première condition - et si nous l'avons vraiment rencontré, - deuxième condition - c'est-à-dire - si vous me permettez une métaphore mammifère - si nous nous sommes reniflés, frottés, épiés, tâtés, observés, abandonnés. Qui est-il ? On pourrait dire l'autre par ses raisons de vivre - ce serait trop intime -, par ses vertus - on ne sait plus parler des vertus -, par ses vices - ce serait trop long ou trop court -, par ses échecs ou ses succès - ce serait trop fragile -. J'ai choisi de vous le faire revisiter à travers ce que j'ai deviné de ses passions, comme la vie l'a fait et comme il s'est lui-même construit à partir de ce mélange singulier de gènes, de neurones, de cellules, de chromosomes, de chair, de sang et d'illusions. Quatre passions donc, celles qui ont peut-être, plus que les autres, tissé sa vie : la jeunesse, la famille, le vol dans l'espace, l'entreprise.

### La jeunesse

La jeunesse : une page blanche, le plaisir de s'y risquer et la liberté de l'écrire. Une passion, si on sait la découvrir et s'y découvrir, si on peut la vivre et la goûter. Jean-Pierre, je crois, a pu, Jean-Pierre a su. Très tôt il se lance. C'est le temps béni où tout est ouvert, tout est possible, où la réalité n'est qu'un simple accessoire qui nourrit le besoin d'exister et lui donne forme. Mais quelle réalité : le combat jurassien qui l'enflamme et l'amène à vivre tous les grands événements de la cause jurassienne et à brûler tous les drapeaux bernois, ou presque, qui flottent sur son chemin. Ce combat lui donnera un enracinement, le sens de l'histoire, l'exigence de justice et le plaisir subtil et si jurassien de la rébellion.

Mais la jeunesse, c'est aussi la découverte de la liberté dans les études, à Porrentruy mais surtout à Lausanne, la camaraderie, les jeux de cartes avec le risque et le hasard qui peuvent vous dépouiller jusqu'à vous donner faim - discrètement - en fin de semaine. C'est la rencontre avec la vie professionnelle mais surtout avec l'amour : Elisabeth, de Porrentruy, alors étudiante à l'École des Beaux-Arts de Bâle est l'amour. Dans ces bonnes familles-là, on ne se marie pas au-delà des Rangiers. Jean-Pierre et Elisabeth sacrifient à la règle avec bonheur. Dans ce tourbillon, dans ces allez-retours entre Porrentruy, Lausanne et Bâle, entre études et vie professionnelle, entre amour et travail, il se construit, il s'affirme. Son sens de la repartie s'aiguise, son besoin de fidélité s'approfondit, son fond de rébellion se concentre : très tôt il emprunte la Mercedes du président de la commission scolaire, sagement parquée devant l'école - plaque numéralogique BE 21636 -. Caporal - il doit secrètement aimer l'uniforme qui le lui rend bien - il distribue, paraît-il, des paires de claques aux officiers qui ne lui plaisent pas. Toujours prompt à l'ironie, toujours au bord d'une croisade, toujours disponible à l'appel des copains, toujours là pour Elisabeth. Mais cela a un prix : une maturité passée à la raclette avec 46 points sur un minimum de 44, deux redoublements et, suprême honneur, un bon kilo de fiches quelque part dans une cave à Berne.

Dans ce tourbillon il apprend l'essentiel :

- qu'il n'y a pas qu'un luxe : les relations humaines et le temps que l'on donne aux autres
- que le pouvoir n'use que ceux qui ne l'ont pas
- que pour se donner il faut s'appartenir
- enfin que l'on ne peut prendre sans donner.

Ainsi passe le temps de la jeunesse, ainsi l'amour se fortifie-t-il, ainsi le combat jurassien s'estompe.

Mais qui est-il ?

### La passion de la famille

Arrivent les enfants : Philippe en 1971, Yves en 1977, Florine la petite dernière en 1982. Allez au chemin des Corbillettes, Mesdames et Messieurs : c'est sympa, c'est libre, c'est chaleureux. Ça ne se quitte pas, on y revient toujours. C'est le centre et au centre de ce centre, Elisabeth toujours. C'est son refuge et son nid. Tout ce qu'il a de sagesse, d'équilibre, de sérénité vient de là. Touche pas à ma famille. Mais qui est-il ?

### La passion du vol

"Il y a trois sortes d'hommes", disait Plutarque, "les vivants, les morts et ceux qui naviguent sur la mer". Jean-Pierre aurait dit : "ceux qui naviguent dans les cieux, ceux qui volent, ceux qui, entre ciel et terre, entre vie et mort, l'espace d'un instant, sont libres". Ni Dieu, ni maître, juste quelques couloirs imposés, quelques instructions, quelques contrôleurs aériens pour rappeler discrètement l'humaine condition. Comment résister ? Jusque dans les années quatre-vingt il n'a pas résisté. Sans doute Jean-Pierre est-il de ceux qui ont pour notre belle et unique planète d'autant plus de tendresse qu'ils peuvent la voir vivre de loin, sans ses divisions, son bruit et sa fureur. Plaise aux Dieux que les hommes du ciel restent libres. Malheureusement, depuis quelques jours les Dieux se font rares. Mais qui est-il ?

### La passion de l'entreprise

Une jeunesse heureuse qui le structure et le porte, une famille qui le nourrit - et qu'il nourrit - l'avion qui le fait rêver : il fallait, en plus, quelque chose pour donner un point d'application à son énergie et la transformer en action collective. C'est l'entreprise, et cette entreprise ne peut être qu'un aéroport où l'ingénieur et le pilote peuvent coexister. L'aéroport de Genève a le bon goût de s'offrir à lui en 1969. Il a 28 ans. Il apprend vite, il s'intoxique de travail, il s'assagit. Mais l'expérience qui s'accumule ne tue pas la jeunesse d'esprit, la prudence n'étouffe pas le goût du risque et le plaisir de jouer; la collégialité n'empêche pas l'ironie et la vivacité de la répartie. A 42 ans, il est directeur général, chef parmi les chefs, maître d'un territoire à sa mesure. Bigre. Comment faire ?

Il aime le pouvoir, pas le conflit. Il aime la pompe et ses mirages - il suffit de le voir accueillir un chef d'état - mais goûte la simplicité. Il sait diriger, mais aime rassembler. Maître en relations publiques, artiste du consensus, il trouve peu à peu sa signature médiatique, son style fait d'ouverture contrôlée, d'humour et de vision. Les pieds à Cointrin, le cœur aux Corbillettes, la tête dans les étoiles là où passent des corps célestes, beaux comme des avions. Il fait donc ce qu'il faut faire. Il pousse, il freine, il oriente, il incite, il stimule, il montre parfois, rarement, les dents, il admoneste, il récompense plus qu'il ne punit. Il apprend à contourner les incontournables : Swissair, un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout.

Il aime apprivoiser les fusibles suprêmes - c'est ainsi Monsieur le président du Conseil d'Etat que l'on nomme les Conseillers d'Etat, un peu plus loin, dans l'empire du milieu d'où je viens -. Il charme ses amis alémaniques, il métabolise les représentants de la Berne fédérale. Il concilie le pas de sénateur et la course du lièvre à travers champs. Il utilise le changement pour retrouver une marge de liberté, inventer et construire. Et il construit et il développe.

Dans cette effervescence de près de 8 ans, sans doute apprend-t-il ce qu'il sait depuis longtemps : que la vérité est plurielle, multiple, contradictoire; que chacun de nous est porteur d'une représentation particulière et légitime du monde. Mais que la décision vaut pour tous et que l'action est pour tous. Sans doute comprend-t-il qu'il n'y a pas une attitude pour calculer les ponts, une autre pour gérer un aéroport ou vivre en famille. Il n'y a qu'une attitude, qu'un coup d'œil pour embrasser la vie, qu'une manière de s'en saisir et de l'aimer, de se risquer et de se mettre en jeu pour découvrir l'autre. Une manière, toujours la même, la seule que je connaisse; celle qui consiste à faire de l'autre et de soi un sujet, l'auteur libre de son histoire. Pour cela, il fallait une bonne dose d'humour, un peu de sagesse, pas trop d'illusions et quelques ignorances bien placées. Surtout il fallait y croire, et il y a cru.

Qui est-il ?

Ceux qui ont fendu l'armure - sa femme, ses enfants, le premier cercle -, ceux qui ont été ses premiers compagnons pendant toutes ces années de travail acharné pour devenir Jean-Pierre Jobin, celui que nous fêtons aujourd'hui, ceux-là le savent sans doute. Ils auront pressenti un peu plus loin un jardin secret où il s'avance seul. C'est là que je l'abandonne ce soir.

Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs les membres de la Fondation pour Genève, vous allez tantôt remettre le prix de votre fondation à Jean-Pierre Jobin. Vous avez choisi un catholique, un jurassien, un agitateur, un brûleur de drapeaux, un rebelle, un étudiant moyen fiché par la police fédérale, joueur impénitent, pilote sans avion, gardien sans but. Vous avez choisi un homme généreux pour les autres et pour Genève, un grand directeur de votre aéroport qui est aussi celui de toute la Suisse. Ce choix vous honore et honore Genève. Je vous en remercie.

Pour terminer, mon cher Jean-Pierre, autorise-moi une audace pour me récompenser de mon travail d'interprétation biographique. Permets-moi deux conseils, même si je sais que tu sauras très bien te tromper tout seul.

Le premier est un conseil de modestie qui doit absolument accompagner la remise d'un prix prestigieux comme celui-ci et qui s'adresse aussi à tous ceux qui, parmi nous, sont connus et reconnus. Il est illustré par Alec Guinness, Sir Alec Guinness qui, tout auréolé de gloire, décide d'aller au théâtre. Il donne son imperméable à la dame du vestiaire et après la représentation revient vers elle. Elle se précipite et, sans attendre le numéro de vestiaire, lui tend son manteau. Alec Guinness, flatté, lui donne un pourboire généreux et s'en va. Quelques jours plus tard il trouve dans la poche de son manteau un billet tout fripé avec cette mention : chauve avec lunettes.

Le deuxième est simple : vit chaque jour avec émerveillement le premier jour du reste de ta vie.

Je vous remercie de votre attention.

Charles Kleiber